

On le dit, elle se continue dans le même esprit, qu'une solennelle injure à ce que les Canadiens révèrent le plus : il est difficile, quoiqu'on fasse, d'accorder à un historien si peu fidèle à sa mission, des témoignages de sa bonne foi, ou de la suffisance de lumières ; et par conséquent de lui prêter la main en avouant son œuvre. C'est ce qu'ont senti d'honorables citoyens, ses compatriotes, qui n'ont pas laissé ignorer, peut-être un peu trop privé-ment, que le nouvel ouvrage était indigne d'un Canadien. Il est vrai, dit-on, que des lettres officieuses parties de bien haut dans l'échelle sociale sont venues encourager l'auteur. Mais la sommité que nous avons en vue n'est pas plus haute que les principes éternels qui régissent les sociétés catholiques. Quoi qu'il en soit, la nouvelle histoire du Canada, nous le savons, est le premier ouvrage qui ait généralement frappé d'étonnement tout homme à principes, tout Canadien attaché à sa religion et aux immenses bienfaits sociaux qu'il lui doit. En plus d'un endroit, on s'est demandé si ce livre-là était seul, ou s'il était le premier et audacieux manifeste de quelque jeune fraction de la société qui s'intitule ; ailleurs, la jeune Suisse, la jeune France ou la jeune Italie. La similitude des principes donne droit à cette idée de se faire jour. Fût-elle chimérique, nous serions le premier à désirer qu'elle fût telle, pourvu que l'histoire du Canada qui l'a suggérée ne trouve de circulation vantée que parmi le petit nombre de ceux qu'un luxe de style aurait séduits, ou que des connaissances non suffisamment approfondies auraient fait tomber dans l'erreur sur son compte. Nous verrons tout cela : puisque l'ouvrier est encore à l'ouvrage.

Y.

Canadien.

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Monsieur,

Les hautes régions de l'Université sont livrées en ce moment à une agitation et à des conflits que font retentir au loin les organes de la publicité. Mais, au fond, rien n'intéresse moins la vraie France, la France fidèle aux sages et glorieuses traditions de ses pères, que cette guerre intestine à laquelle aurait manqué autrefois même un champ de bataille. Il y a un demi-siècle, et dans tous les âges précédents, les professeurs ne faisaient entendre leur voix que dans leurs écoles. Ils n'en sortaient point pour se donner en spectacle à tout un vaste royaume ; ils ne prenaient point leur essor vers les rangs les plus élevés et les plus brillants de la société pour rivaliser avec les corps politiques, pour les effacer presque par le faste de leurs prétentions ou même par l'action d'un pouvoir effectif et réel. Qu'on me permette de le dire, ils travaillaient sous terre : et, sans ambitionner l'or et les honneurs, ils se contentaient de faire éclore des fruits précieux et quelquefois immortels de science et de dignité morale sur cette terre fertilisée par leurs soins ; surtout, les jeunes vertus sortaient d'entre leurs mains puissamment armées contre toutes sortes de vice, de bassesse et de corruption.

Cependant, malgré une population plus restreinte, le nombre des jeunes gens qui allaient puiser le savoir à cette source était plus grand, les études étaient plus florissantes puisqu'elles formaient souvent des génies qui honoraient au loin leur pays, et qu'elles ne fécondaient point le germe odieux d'une littérature avilie et d'un nombre infini d'ouvrages cyniques ou fades et morts-nés.

Aujourd'hui tout est changé. Un corps artificiel et de luxe, qui ne sert à rien, puisqu'on faisait sans lui et mieux que lui ce qu'il est appelé à faire, remplit tout du bruit de ses intrigues et de ses efforts incroyables pour retentir l'or, fruit avorté des sueurs du peuple, et pour s'enraciner dans une situation qui le rend maître du présent et de l'avenir de la France.

Un ministre bien intentionné veut arrêter ces collisions. Il y réussira sans doute. Mais qu'il restera loin du but que lui désigne le désir ardent des familles et surtout leurs droits scellés par une promesse solennelle ! Ah ! que la tempête universitaire qui gronde en ce moment soit apaisée ; cette paix ou cette trêve est pour elle sans intérêt. Ces feux allumés par une ambition de tout temps inconnue dans ces asiles modestes et paisibles, ne trouvaient en elles qu'indifférence et compassion.

Que demandent donc ces familles impitoyablement frustrées des effets d'une trop juste et trop longue attente ? Qui ne le sait ! Ce qu'elles demandent, c'est que leurs enfants chrétiens et catholiques ne soient point entraînés aux pieds d'instituteurs à qui il est loisible d'être juifs, déistes, athées, ou même de mêler tout cela comme ils peuvent, en vertu de l'éclectisme et de l'interprétation donnée à la loi sur la liberté des cultes. Ce qu'elles sollicitent, c'est que les plus chers objets de leurs tendresses ne soient pas emprisonnés dans une institution où, depuis trente-cinq ans, la Divinité elle-même est le jouet des systèmes les plus ténébreux et les plus impies, où l'amour et la crainte de ce grand Dieu sont effacés par ces désolantes doctrines, où périt la foi, source des vertus qui auraient fait leur joie, leur couronne et leur bonheur. Ce qu'elles demandent, c'est que les héritiers de leur nom et de leur religion, égarés par les plus funestes enseignements, n'en soient point réduits, après une vie tourmentée ou même dégradée par toutes les passions, à reconnaître peut-être trop tard, une vérité sortie de la bouche mourante de l'un des plus célèbres, et, au fond, du plus habile, suivant moi, d'entre les éclectiques : *Hélas ! disait-il au sujet de la publication récente d'un ouvrage de philosophie irrégulière, hélas ! tous ces systèmes ne mènent à rien. Vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne (1).*

Mais le gouvernement présent n'a-t-il rien à craindre de la liberté d'en-

seignement ? Je réponds que ce qu'il a à craindre pour lui, ce sont, je l'ai déjà dit, des doctrines généralement répandues. Voilà ce qui fait trembler la terre sous la base des trônes anciens et nouveaux : L'Allemagne l'éprouve aujourd'hui. Puisse son exemple ouvrir les yeux à d'autres monarches qu'un reste de christianisme défend seul contre la fureur des factions qui veulent aussi goûter du pouvoir, et se parer, s'enrichir des dépouilles de la royauté antécédente !

Le saint et magnifique pontife qui gouverne l'Église de Jésus-Christ a récemment adressé ces paroles à un très puissant empereur : *Sans doute les lois humaines sont dignes de respect, mais elles doivent être subordonnées aux lois divines.* Cet avertissement est parti d'un lieu d'où la vérité a toujours décollé sur la terre. Que les rois l'entendent, que les peuples et tous ceux qui les jugent ou les dirigent le recueillent, qu'ils en fassent leur règle, et les sociétés si ébranlées de nos jours, dans le monde entier, seront bientôt rassermies ; elles reprendront leur assiette et trouveront le bonheur. *Et nunc, reges intelligite, erudimini, qui judicatis terram (Ps. 2).* L'évêque de Meaux proférerait ces solennelles expressions après de grands malheurs qu'il déplorait. Faisons-nous-en l'application, pour détourner de nous d'im-menses et peut-être d'irréparables calamités à venir.

Un homme qui a été plus de trente années l'âme du corps enseignant, et qui l'a pénétré de son esprit, lutte avec une obstination infatigable contre la liberté réclamée pour les intelligences qu'il sait si bien fasciner et corrompre. Il cherche à répandre des illusions, et il atteint quelquefois son but. Ces derniers jours, un homme supérieur, que la France admire et que la religion chérit comme l'un de ses plus éloquents et de ses plus courageux défenseurs, a, par un abus visible de politesse et de courtoisie, exalté sans mesure l'auteur que j'ai en vue. Il l'a placé à la tête des écrivains de ce siècle. Il n'a donc pas lu les trente volumes de ce philosophe sans philo-sophie, de ce docteur rationaliste le plus enthousiaste et le moins rationnel des libres-penseurs, qui n'a rien inventé, et qui enveloppant d'un langage énigmatique et impénétrable les emprunts qu'il a faits à tous les sophistes les plus impies des derniers temps, depuis Spinoza jusqu'à Hegel, ne laisse percer que de loin en loin les rayons de son esprit vif et brillant. Non, le noble pair n'a pas fait cette laborieuse et accablante lecture. Du reste, je le veux, le chef de l'éclectisme a beaucoup d'esprit ; mais, qui peut l'ignorer, l'esprit uni à des principes réprochés par tous les vrais sages, ne sert qu'à perdre les nations. Ce n'est pas cette lumière qui répand dans la religion de l'air d'utiles clartés ; c'est l'éclair qui la sillonne et que suit de près le fléau de la destruction et l'horreur des plus lamentables désastres.

Que la France veuille donc sur elle-même, et que l'éblouissement des sophismes ne lui fasse pas échanger son antique grandeur contre la perte de tous les dons qu'elle a reçus du ciel ; je veux dire de ses lumières, de sa prudence et de sa gloire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

† C.-H., év. de Chartres
Univers.

Chartres, le 14 janvier 1846.

TRADUCTION DE M. BROWNSON.

LECTURE DE M. BROWNSON, SUR L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE.

Rarement nous avons eu la bonne fortune, de participer à aucune jouissance, qu'on puisse comparer, à celle que nous avons éprouvée, en entendant cette lecture qui a été donnée jeudi dernier au soir, d'après l'annonce, qui en avait été faite, devant une grande assemblée. Cette lecture a été déclamée et non point récitée et malgré le temps qu'il a fallu pour la débiter, et le genre du sujet, l'orateur a montré la plus grande aisé, la plus grande maîtrise de lui-même, et une plus grande jouissance de son jugement que de sa mémoire. Aucun extrait, quand bien même, nous aurions le temps d'en donner, ne pourrait faire comprendre, à nos lecteurs, le mérite de ce discours ;

les vertus et les talents sont généralement connus, je veux dire de M. Martin de Noirliu, curé de la paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, sur laquelle habitait M. Jousfroy :

" Monseigneur,

" Je me hâte de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je n'ai vu M. Jousfroy que deux fois. Je me suis présenté chez lui deux mois avant sa mort, et il m'a accueilli avec beaucoup de politesse. La conversation n'a roulé que sur des sujets assez vagues. Je l'ai encore vu quinze jours avant le fatal événement. Pour cette fois nous avons parlé de philosophie et de religion. Il a été question du dernier ouvrage de M. de L. M., qui venait de paraître. Jousfroy a déploré sa *défection*, et il m'a dit, avec un profond soupir : *Hélas ! M. le Curé, tous ces systèmes ne mènent à rien. Vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne.* Je sortis de chez lui avec de bonnes espérances dans le cœur, et bien résolu à y revenir prochainement. Quelques jours après, Mme. Jousfroy me fit dire que son mari était si faible que le médecin lui avait défendu de parler, mais qu'il serait enchanté de me recevoir dès qu'il aurait un peu plus de force. Trois jours après il s'éteignit en buvant une potion calmante.

" Voilà, Monseigneur, l'exacte vérité. Je crois que la foi s'était ranimée dans le cœur de ce pauvre Jousfroy, qui avait été fort pieux dans sa première jeunesse. Quelques jours avant sa mort, il avait témoigné à sa femme combien il était heureux de penser que j'allais me charger d'instruire sa fille pour la première communion.

" Agréez, etc.

MARTIN DE NOIRLIEU, curé de St-Jacques."

(1) Voici la lettre que je reçus, dans le temps, d'un ecclésiastique dont